

30.9.05

13

24 HEURES

THÉÂTRE Au 2.21, la tragédie éclate dans une atmosphère ténébreuse. Critique.

Electre, fille de la colère vengeresse

La tragédie grecque porte en elle toutes les horreurs de l'humanité, comme une fascination pour la permanence des plus viles cruautés. *L'Electre* de Sophocle fait figure, dans notre héritage culturel, de chef-d'œuvre aux élans de rage et de colère terrifiants. Chez Sophocle, l'action se resserre au moment de la crise, comme un effet de zoom sur la douleur. La douleur d'Electre recèle tout entière l'âme et le cœur de la pièce.

Depuis des années, elle attend le retour de son frère Oreste, celui qui vengera le meurtre de leur père Agamemnon, commis jadis par sa femme Clytemnestre (Margarita Sanchez, éclatante d'arrogance) et son amant Egisthe. Elle ne peut pas, comme sa cadette Chrysothémise, accepter de se soumettre. Obstinément et dans l'oubli de soi le plus total, elle se prépare au jour des représailles ultimes.

La jeune comédienne Aline Gampert campe avec une rage forcenée cette Electre qui s'époumone à contenir sa fureur. A genoux, l'allure défaite, elle ne tient encore debout que par cette fureur vengeresse. Le timbre de voix rauque et posé, le regard planté dans l'horizon, la comédienne dégage une hargne foudroyante, et témoigne du talent d'une grande tragédienne. Mais il faut dire aussi que la mise en

scène de Jérôme Junod a de l'étoffe. Et de dévoiler une partition qui relève de la cérémonie macabre. A commencer par le chœur, qui ici rôde et se déplace autour de la comédienne comme autant d'ombres inquiétantes, cachées derrière leurs cagoules de moines moyenâgeux. Et chuchotent leurs mises en garde et autres plaintes célestes.

Deux contrebassistes étayent également de leurs longs accords une atmosphère qui tient presque du film d'horreur, entre haches et tablier de boucher. Et de faire scander les répliques des comédiens, discontinues et saccadées. Soubresauts de douleur ou colère. On est saisis par la force de cette tragédie, éclatante de vérité. Adapté par l'écrivaine Odile Cornuz, étoile montante de la littérature romande — après un premier travail de traduction de Matteo Capponi et Jérôme Junod —, le texte de Sophocle gagne en proximité. Et de percuter sans détours, avec poésie et acuité. Un travail de réappropriation du mythe antique des plus admirables.

ANNE-SYLVE SPRENGER

» Lausanne, 2.21.

Jusqu'au 16 octobre.

Rés. 021 311 65 14.

» Neuchâtel. Théâtre du Passage. Du 25 au 30 octobre.

Rés. 032 717 79 07.

Durée: 1 h 40.